Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 2 (1907)
Heft: 99

Artikel: Feuilleton du Pays du dimanche : l'orfèvre d'Amsterdam
Autor: Régnal, Georges
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-257132

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Dimanche, 24 novembre 1907 | N° 99 | Deuxième année

POUR TOUT AVIS et communications S'adresser à la rédaction du

LE PAYS DU DIMANCHE

Pays du dimanche à Porrentruy — TELEPHONE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

Le meurtre du pope Gapone

Qui a oublié la figure saisissante du pope Gapone et le rôle tragique qu'il a joué aux débuts de la révolution russe ; on a déjà parlé de sa fin misérable. Mais les récits publiés n'ont pas la précision qui garantit la sûreté de l'information. La vérité sur ce personnage vient d'être établie dans une correspondance que publie le *Corriere della Sera*, de Milan, et qui a emprunté sa documentation à un réfugié russe, embarqué naguère à Gênes pour l'Extrême-Orient. Les emprunts suivants faits à cette version rectifient et complètent comme on va lire ce qui est déjà surabondamment connu. Nous laissons parler le narrateur.

« Le général Trépoff avait imaginé d'opposer aux forces révolutionnaires des organisations ouvrières dont la police aurait la direction. Telle est la raison qui détermina le préfet de Moscou à entrer en rapports avec Gapone.

Au dire de ceux qui l'ont connu de plus près, ce dernier était d'une intelligence moins que médiocre, mais de tempérament passionné et fanatique. Les chefs de la police le jugèrent aussitôt capable d'exercer une grande influence sur les masses, et ils ne se trompèrent pas, car en peu de temps, Gapone eut pris la haute main sur les organisations ouvrières, qui devinrent dociles et obéissantes à sa direction. Gapone réussit de la sorte à entraver le mouvement socialiste.

Ce que Trépoff avait inauguré à Moscou, Plehve l'introduisit à Pétersbourg dans la deuxième moitié de 1904. Dans la capitale aussi, Gapone fut l'instrument du gouvernement.

Gapone était grand dépensier : il aimait la vie facile, les voyages, les soupers fins et le reste, toutes choses qu'il ne pouvait se procurer que grâce aux subsides de la police ; mais il n'était pas moins altéré de popularité. Quand il se vit à la tête d'un vaste mouvement ouvrier, il caressa l'illusion de le faire servir à ses propres ambitions.

D'un autre côté, pour exercer de l'ascendant sur les ouvriers, pour les exciter à la lutte et les entraîner à sa suite, il fallait bien qu'il leur parlât de leurs intérêts méconnus par le gouvernement et par les classes privilégiées, qu'il noircît et grossît l'image de leur condition misérable. De la sorte, involontairement et inconsciemment, il glissa sur la pente du socialisme démagogique.

Mais les socialistes révolutionnaires s'avisèrent bientôt du changement qui s'était produit chez Gapone, et tout de suite ils songèrent à faire tourner son activité à leur avantage. Ils le flanquèrent habilement d'affiliés qui eurent tôt fait de découvrir ses faibles. Par un travail subtil et assidu, par des flatteries, en lui faisant entrevoir un avenir de gloire, ces acolytes prétendus persuadèrent peu à peu Gapone de tirer avantage pour lui-même de l'ascendant qu'il exerçait sur les masses et de favoriser la révolution plutôt que la police.

Le pope avait été si bien circonvenu qu'il croyait agir en tout de sa propre initiative, alors qu'il était déjà un instrument aveugle entre les mains des socialistes révolutionnaires. Sa vanité lui donnait une idée absolument exagérée de sa propre personne et aussi de l'importance du mouvement dont il était le chef. Elle l'aveuglait sur les mesures de précaution que le gouvernement prenait. Il en était venu à croire que la police ne ferait rien contre lui et qu'au moment opportun il s'imposesait au gouvernement. La police, au contraire, se tenait au courant de tous ses faits et gestes. Elle connaissait le changement qui s'était opéré en lui et elle ne souhaitait qu'une chose, faire disparaître avec lui toute trace de l'erreur énorme qu'elle avait commise en se fiant à lui dans des conjonctures aussi graves. D'autre part, deux révolutionnaires, dont l'un, l'ingénieur Rutthemberg, un Russe du Caucase, est une sorte de géant, avaient été spécialement chargés par le parti de surveiller tous les mouvements de Gapone et d'accaparer toute sa confiance.

Dans la nuit qui précéda la journée historique du 22 janvier 1905, Gapone avait visité tous les groupes ouvriers, donnant des ordres, encourageant, ravivant les espérances. Le matin, il marcha résolument à la tête des manifestants qui, partis de Vasili Ostrof, traversèrent la Néva pour se rendre au Palais d'Hiver. A son côté, le pope Serge, qui devait tomber sous les balles devant le Palais d'Hiver, portait d'une main le crucifix, de l'autre le portrait du tsar. Une flamme d'enthousiasme illuminait Gapone qui semblait, en ce moment, transfiguré en héros.

Dans toutes les rencontres des manifestants avec la police, Gapone resta à la tête des manifestants, les ralliant au cri de « En avant pour la Russie ! » La police visait à le tuer, c'est sûr, mais il ne fut pas même effleuré par une balle.

Feuilleton du *Pays du dimanche* 2

L'Orfèvre d'Amsterdam

par Georges Régnal

Il décrivait un cercle rétréci pour se rapprocher d'elle. Il saisit ses deux mains qu'elle tendait, et, entre-croisant leurs bras, ils filèrent ensemble rapidement, d'un mouvement cadencé, hors de la cohue.

Ils se connaissaient depuis longtemps. M. Nicolas van Benshatin était reçu très cordialement, presque comme un parent, dans la maison de van der Hassen, quoiqu'il fût pauvre et artisan. Mais, en ce temps-là, l'œuvre honorait l'ouvrier, d'abord ; de plus, Nicolas, fils d'un officier de marine tué dans un combat naval, appartenant à une bonne famille, avait été fort bien élevé, et, forcé d'entrer dans l'industrie par la nécessité, avait choisi un métier très estimé, absolument artistique à cette époque : celui d'orfèvre. Elève de Lutona — un maître, — il était plein de talent et aurait pu devenir patron à son tour s'il avait possédé les ressources voulues pour s'établir. Malheureusement, des charges qu'il avait généreusement assumées dévoraient au jour le jour son modeste gain.

Quand les deux jeunes gens se furent un peu éloignés de la mêlée bruyante, ils rompirent le silence gardé jusque-là.

Ce fut Nicolas qui, d'une voix pénétrante et émue, commença ainsi :

— Jacquine, je vous ai cherchée parmi tout ce monde... J'avais besoin de vous parler.

— Ah ! fit avec malice la jolie enfant cent fois séduisante sous son bonnet de brune fourrure qui faisait valoir sa carnation si fraîche et ses beaux yeux si doux.

— Jacquine... il me faut du courage. Nous devons cesser de nous voir.

— Pourquoi donc ?

— Parce que... je sens que je vais vous aimer... trop. Cela fera notre malheur à tous deux.

— Vous ne m'aimez donc pas encore..... trop ?

— Hélas ! ne riez pas... Sais-je mesurer jusqu'à quel point on peut aimer sans dépasser les bornes de la raison. Tout ce dont je suis sûr, c'est que je me sens encore la force de pouvoir m'éloigner de vous comme du plus attrayant des dangers... Demain, en serais-je capable ?... J'en doute. Il faut donc que ce soit tout de suite. J'ai voulu vous expliquer... afin que vous sachiez... que vous ne m'accusiez pas... quand je ne viendrai plus...

La voix du jeune homme manqua, étouffée par l'émotion.

Soudain il se produisit un effondrement en lui : les décharges faisaient le vide autour de lui ; les blessés hurlaient sous les sabots des chevaux ; les cosaques passant et repassant sabraient ceux qui étaient tombés. Une terreur folle s'empara du pope ; toutes ses illusions venaient de l'abandonner ; il se sentit perdu et se jeta à plat ventre pour échapper à la fusillade. Mais les deux socialistes qui ne l'avaient pas quitté un seul instant le soulevèrent à moitié évanoui et, profitant de la confusion, l'emportèrent plus qu'ils ne le traînèrent jusqu'à une maison amie, dans un recoin éloigné de la capitale.

Ce même soir parut le manifeste de Gapone aux ouvriers où il affirmait qu'il n'y avait plus de tsar et que le droit sacré de l'insurrection était désormais acquis. Mais ce manifeste n'a jamais été écrit par Gapone ; il l'avait été par ses deux compagnons affiliés au parti révolutionnaire, qui le tenaient séquestré, mais parlaient et écrivaient en son nom. Il est juste de dire que la désillusion éprouvée par Gapone l'avait jeté dans un état d'exaltation extrême, tellement qu'il ne songea même pas à démentir les déclarations qu'on lui prêtait. »

Le narrateur fait ici le tableau du genre de vie que Gapone mena à l'étranger. On lui avait procuré un faux passeport. Il se trouva en Occident avec le rôle d'un grand homme à jouer. Il gagna des milliers de francs avec quelques articles de journaux. Il fit bombance et grande fête, dépensant au moins autant qu'il gagnait. En sorte qu'il ne tarda pas à recevoir des offres de la police russe.

Des indices nombreux donnèrent à penser à ses anciens amis socialistes qu'il entrait dans une voie nouvelle. Il était venu à Pétersbourg et avait eu des entrevues secrètes avec le comte Witte. Des lettres de lui, qui parvenaient aux organisations ouvrières de la capitale, semblaient confirmer les soupçons. Les socialistes résolurent de l'observer de près.

L'ingénieur Rutthemberg, dont Gapone n'avait pas lieu de se méfier, fut chargé de le surveiller. Seulement les révolutionnaires en vinrent promptement à soupçonner l'ingénieur à son tour de les trahir. Celui ci sentit ce soupçon et voulut s'en laver. Aussi, d'entente avec un certain nombre de complices il organisa le rendez vous avec Gapone dans la maison de campagne où ce dernier devait trouver la mort.

« Gapone, entré dans la villa ferma la porte de la chambre, écrit le correspondant ; elle était à peine fermée qu'un des amis de l'ingénieur se glissa derrière et appliqua son oreille au trou de la serrure.

— Vous avez les documents ? dit aussitôt Gapone.

Par ces documents, le pope entendait les listes d'affiliés au parti révolutionnaire que Rutthemberg lui avait annoncé qu'il lui apporterait. Gapone ajouta :

— Ne perdons pas de temps. Donnez-les moi.

Mais Rutthemberg fit des difficultés : il avait apporté des documents ; il les aurait remis tout de suite, mais qui l'assurait que les promesses seraient tenues en échange ? Il fit tant et si bien que Gapone, tombant complètement dans le panneau, assura son interlocuteur que la première trahison, c'est-à-dire la remise des listes, serait payée 50,000 roubles.

Cette promesse constituait l'aveu attendu par Rutthemberg ; elle le lavait des accusations portées contre lui. Ses amis en avaient été les témoins à travers les minces cloisons qui leur permettaient de ne perdre aucune parole. Fort de cette assurance, il jeta le masque et se répandit en reproches à Gapone sur la bassesse de ses actes.

Gapone se trompa sur les sentiments de l'ingénieur. Il continuait de le tenir pour un marchandeur de sa conscience et répondait aux invectives par des insistances et des promesses, tandis que l'ingénieur accablait le traître de son mépris et de son dégoût. Rutthemberg finit par révéler au pope la raison pour laquelle il lui avait fixée rendez-vous dans une maison écartée, et lui déclara que les compagnons avaient maintenant la preuve indiscutable de la turpitude de l'homme à qui ils s'étaient un instant fiés.

Le pope comprit enfin. Il fut saisi d'un tremblement nerveux. Parcourant la chambre en tous sens, tantôt il se prenait la tête à deux mains, puis il projetait les bras en avant ou en haut, comme pour repousser un ennemi ou pour appeler à l'aide. Soudain il veut fuir. Il ouvre brusquement la porte. Un individu qui se tenait derrière est bousculé, mais se relève aussitôt. Les deux hommes se regardent. Gapone reconnaît un de ces acolytes que le parti révolutionnaire lui avait adjoints ; il sent que sa dernière heure est venue.

Mais l'adversaire, au même instant, se rend compte de l'alternative. Si Gapone réussit à fuir, il le dénonce à la police. Un des deux doit disparaître. L'homme tire son revolver et en décharge trois coups, puis il s'enfuit dans la nuit et dans la campagne déserte.

Au bruit des détonations, tous les amis de Rutthemberg sortent de leurs cachettes. Ils entourent le prêtre étendu sur le sol, pâle, gémissant et perdant son sang. Tout blessé qu'il est Gapone les fixe de ses yeux attentifs. Eux se regardent, consultation muette d'une seconde qui décide du sort du misérable : un des complices achève le pope de deux balles. Un instant les exécuteurs s'assurent que leur victime de donne plus signe de vie, puis atterrés et silencieux, ils regagnent St Pétersbourg. »

Le correspondant du *Corriere* fait passer Rutthemberg et ses complices en Angleterre. La police russe mise sur leur trace réclama leur extradition, mais on les avertit eux aussi et ils quittèrent la Grande-Bretagne. Après avoir parcouru quelque temps l'Europe, Rutthemberg s'est embarqué pour l'Australie.

Jacquine, ferme et vaillante, répliqua hardiment :

— De quoi, mon Dieu, vous tourmentez-vous là ?... Quel malheur voulez-vous qu'il arrive, mon pauvre Nicolas ?

— Votre père a dû rêver pour vous un riche mariage.

Elle hocha la tête avec une adorable mutinerie.

— Ça, c'est possible... Mais moi, j'ai rêvé autre chose. Or, je suis fille unique, sans mère, très gâtée. Il n'arrivera jamais que ce qui me plaira.

— Jacquine !... réfléchissez ! ne prononcez pas de mots à la légère... je vous en supplie.

— Je parle sérieusement.

— Que souhaitez-vous donc, alors, qu'il advienne ?

Elle le caressa du plus tendre regard, du plus confiant sourire, et murmura :

— Vous le savez bien.

Leurs mains unies se serrèrent. Leurs yeux brillèrent d'une flamme candide.

D'un coup de patin, ils reprirent leur élan un instant ralenti et fendirent l'air comme un couple de ramiers à travers l'espace.

(A suivre.)

LE MARCHAND DE MARRONS

Chauds, les marrons !..... Marrons..... chauds !.....

Et le vent d'hiver soufflait par raffales et les blancs flocons de neige tourbillonnaient en rondes échevelées... et le monde passait...

Chauds, les marrons !..... Marrons..... chauds !.....

Et le monde passait, les mains au fond des poches, les mentons emmitouflés dans d'épais cache-nez ou enfouis dans la douillette moiteur des fourrures...

Anxieusement le marchand interrogeait de l'œil les groupes des passants, lançant de temps à autre son « Chauds les marrons ! » dont l'intonation variait de l'accent résigné de la prière à la sourde vibration d'une colère contenue. Et longtemps déjà après que les derniers groupes, sortis sans doute d'un théâtre voisin, se fussent éloignés, il restait debout répétant son cri avec une opiniâtreté inconsciente. Et il n'entendit pas une pauvre petite voix qui partait de sa droite, d'à côté du fourneau, et qui semblait se faire plus petite encore et plus humble pour supplier.

« Est-c' que j' peux ? » murmurait la voix, tout bas.

C'était un enfant, un pauvre mioche pas plus haut qu'une botte,, et qui grelottait de froid. Il n'avait pour couvrir sa tête qu'un gros cache-nez en tricot rouge poudré à blanc par les flocons de neige pris dans la laine et dont les grands bouts, noués sous le menton, lui pendaient jusqu'aux genoux, sa figure était toute marbrée de bleuissures et au bout de son nez en trompette une grosse goutte claire scintillait à la lueur de la grande lampe à réflecteur accrochée au-dessus du fourneau.

« Est-c' que j' peux ? » répétait il en avançant timidement vers les braises qui rougeoyaient au milieu des cendres grises éteintes, ses pauvres menottes toutes rouges et aux doigts raidis par la gelée.

Enfin le marchand entendit.

« M'est égal ! » répondit-il d'un ton rogue.

Le petit alors s'approcha tout près et avec une sensation de bien-être qui se traduisit par un silencieux sourire, il se mit à se chauffer, voluptueusement, se frottant doucement les mains. Son œil rivé au fourneau, brillait d'une convoitise contenue et ses narines se dilataient à l'appétissante odeur des marrons qui tout doucement cuisaient dans une poêle de fonte toute percée de petits trous. Et il lui semblait entendre comme une chanson mignonne et charmante, comme le son prolongé d'un fifre ou d'une cornemuse lointaine qu'interrompit çà et là la mousqueterie vive de petits crépitements... C'étaient les marrons qui cuisaient.

Ah ! s'il pouvait en manger un, de ces marrons dont, sous la large fente qui crevait leur enveloppe brune, il apercevait la belle chair appétissante et dorée, un, rien qu'un ! Surtout que le dîner aujourd'hui avait été maigre à la maison, trois pommes de terre cuites d'hier et une miche de pain... pour trois !...

Le marchand s'était rassis derrière le fourneau et machinalement s'était mis à en-